

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Quelle est celle-ci qui monte du Désert ?  
(Cantique III, 6)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 75-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*Quelle est celle-ci  
qui monte du Désert ?*

*(Cantique III, 6)*

*Poèmes de  
Marcel Michelet*

# *Femmes*

*Dante vous chante au feu du purgatoire  
Un chant d'amour et de sincérité,  
Hommage au cœur d'une sainte mémoire :*

*« A vous l'amour, à vous la charité,  
**Donne ch'avete intelletto d'amore**  
L'entendement, la grâce et la bonté.*

*Vous contemplant je contemple l'aurore :  
Que nul brouillard ne la vienne ternir !  
Votre beauté, que rien ne la déflore !*

*Femmes, par vous, l'homme apprend à bénir.  
Ne décevez jamais la pure image  
De mère ou sœur dont il a souvenir.*

*De Dieu en vous qu'il trouve le visage ! »*

1979-1982

# *Lia et Rachel*

## *Amour et Beauté*

Sache qui mon nom demande :  
Je suis Lia. Mes belles mains  
Me vont tressant une guirlande  
Et c'est plaisir bien féminin  
De se mirer dans une glace,  
Combien que soit futile et vain.

Ma sœur Rachel ne s'en espace  
Une minute, et tout le jour,  
Eprise de sa belle face,  
S'y contemplant, y voit l'Amour.

Divine Comédie  
Purgatoire XXVI

# *Helena*

C'est une ombre minime en retrait d'une lampe,  
Tremblottante, effrayée aux vagues du blizzard,  
Et parfois disparue aux replis du brouillard  
Comme l'image encor au creux de son étampe,

Qui se dégage enfin et devant moi se campe,  
Une enfant au visage émergé du foulard,  
En mains le vase à lait qu'elle porte avec art,  
Parfaite elle jaillit, cette divine estampe.

Mais vivante ! A ma vue elle a peur et tressaille  
Et j'ai peur de la perdre et j'ai peur que défaille,  
Cette image de Dieu, ce doux cœur que j'entends !

Dans mon ciel à jamais est fixée cette étoile  
Que nul vieillissement, que nulle mort ne voile,  
Comme un premier amour qui triomphe du temps.

26 juillet 1975  
4 février 1982

# *Conductrice*

Aux avirons, femme, fille d'Eva,  
Le vent contraire, et suivant ton sillage,  
Dans le brouillard ma course dériva.

A l'infini, plus je perdis courage  
De renouer ta vie et ton destin  
Sur une mer qui n'avait pas de rivage.

O longue nuit, quand viendra le matin ?  
Dona Prouhèze, apparais à Rodrigue,  
Eclaire-le de tes yeux lumineux.

Parmi ces flots où tu veux qu'il navigue,  
Où sont écrits tes jours tumultueux  
Comme un torrent rebelle à toute digue,

Frappant aux joints de l'enfer et des cieux,  
Femme au grand cœur, secrète et fulgurante !

## *Rencontre*

C'est une femme seule. Elle va d'un pas lent.  
Ni plaisir ni douleur ne lui sont désirables  
Car les plus malheureux sont plus invulnérables  
Elle va du côté de la nuit qui descend.

Le front, les yeux baissés et le cœur indolent  
Ne sentant plus le poids ni les impondérables  
Ayant franchi de loin les destins exorables,  
Un homme attend le train. Personne ne l'attend.

Cette gare est fumeuse et solitaire et sombre.  
Une femme soudain s'est jetée hors de l'ombre  
Au-devant de deux feux fulgurant la terreur.

Invisible, une main plus forte et plus rapide  
A remis sur le quai le pauvre être stupide :  
« Femme, tu es à moi ! Tu es ma part de Dieu ! »

28 octobre 1979

# *Errabunda*

Tu déplores tour à tour  
D'après l'heure et la balance  
Ta subite violence  
Et la paix de ton amour.

Chaque nuit demande au jour  
Un bonheur, une présence ;  
Chaque jour n'est que l'absence  
D'une fuite sans retour.

Patience ! Et que l'automne  
Donne un fruit qui s'abandonne  
Au Vendangeur le plus sûr.

Dans les cœurs que le vent froisse,  
Le nuage de l'angoisse  
Laissera percer l'azur.

18 juin 1974  
4 février 1982

# *Corinna*

Je cherche sur ma page  
Une image du bonheur  
Je cherche hors d'usage  
Une impossible couleur.

Je cherche le langage  
Le langage d'un ailleurs  
Je cherche l'habillage  
De mon être antérieur.

Je cherche le nuage  
Le nuage de la peur  
Je cherche dans l'orage  
Une sereine frayeur.

Je cherche le naufrage  
Somptueux dans sa grandeur  
Je cherche le rivage  
D'une place sans douleur.

Mais de tous mes voyages  
Il ne me reste qu'un chant  
C'est mon dernier message  
Et de l'ange qui m'attend :

J'ai cherché le visage  
Le visage du Seigneur  
J'ai cherché son image  
Tout au fond de mon cœur.

27 octobre 1979  
4 février 1982

## *Simone*

La bise souffle grise  
Au long du quai désert.  
Une femme est assise  
Sur son bagage vert.

Elle attend, voyageuse,  
Le train de nul relais  
Des personnes heureuses,  
Qui ne passe jamais.

En vain elle interroge,  
Aveuglée au blizzard,  
La très précise horloge  
Qui marque son retard.

Voyageuse voyage,  
Epiant de toujours  
La voix et le visage  
D'un impossible amour.

Mais quelle voix t'avise  
Que c'est ton heure enfin,  
L'heure où Dieu agonise,  
Le Vendredi très Saint.

« Oui, c'est bien moi, Simone.  
Tous m'ont abandonné.  
Tu ne te crois pas bonne ;  
Pourtant tu m'as aimé.

Sur les chemins du monde  
Où tu pensais me fuir,  
De partout à la ronde  
Je te voyais venir.

Car je t'ai bien aimée  
Et tu ne savais pas  
Et, toujours alarmée  
Tu me priaït tout bas.

Et tes larmes lavaient  
Mes pieds empoussiérés  
Et tes pleurs embaumaient  
Mes membres déchirés.

Tu me cherchais sans cesse,  
Tu me fuyais toujours,  
Par peur de ta faiblesse,  
Effroi de mon amour.

O toi ! Je t'ai aimée,  
Aimée jusqu'à la fin  
Avec moi consumée  
En ce Vendredi Saint.

J'ai voulu que mon heure  
Te trouve au rendez-vous  
Au seuil de ma demeure  
Car je suis ton époux. »

A la mémoire de Simone Giacoletto,  
artiste, mystique, poète,  
morte en voyage le Vendredi saint 1968

# *La femme de l'artiste*

Dieu t'a ouvert les yeux  
à la beauté de son œuvre.

Donne un nom à toutes choses :  
La terre, la pierre,  
l'eau, les plantes, les bêtes,  
les astres, les espaces, le ciel,  
l'homme, cette chose plus merveilleuse.

Pas ces noms, mais d'autres,  
qui transfigurent les choses vues  
en choses comprises,  
savourées,  
adorées,  
afin que toute créature comme toi  
de corps et d'âme puisse dire :  
C'est beau.

Tu te mis à l'ouvrage,  
les choses renaissaient sous tes mains  
comme elles étaient apparues une fois,  
au commencement,  
sous la main de Dieu :  
le chaos,  
les formes informes,  
les formes formées,  
avec une intention que tu savais,  
que les hommes ignoraient,  
et tu ne disais plus, et ils disaient :  
C'est beau.

Et tu demeurais triste  
parce que tout était parfait,  
trop parfait  
car une chose manquait  
dont tu ignorais l'image  
et ne trouvais le nom.

Tu t'endormis d'ennui,  
Il t'éveilla :  
Elle était devant toi  
plus toi-même que toi.  
Elle était ta femme.  
Elle était ton âme.

Et tout ce que tu fis,  
par-dessus la beauté  
fut revêtu de grâce  
et tout ce qui, depuis ce jour,  
sortit de tes mains,  
fut revêtu d'amour.

Mai 1975  
Février 1982

# *La prophétesse*

Et toi, cachée, Anne de Phanuel,  
Ose approcher combien que tu sois femme  
Et contempler ce Dieu Emmanuel  
Dont le désir te remplit toute l'âme  
Glace des ans est fondue et s'enflamme  
Au feu vivant qui t'apporte le ciel.

*Nunc dimittis.* Quelle douce prière !  
Que Siméon la module pour toi :  
Chaque parole est de toi toute entière  
Car ce poème est le chant de ta foi  
Et de la sienne égale et singulière.  
Ton cœur tressaille et tu n'as plus de voix.  
Tu ne dis rien, en silence tu chantes,  
Jeunesse neuve et tout neuf est l'émoi :  
Laisse partir aujourd'hui ta servante,  
Ferme ses yeux ! Ce que je vois, c'est Toi !

1<sup>er</sup> octobre 1979

## *Paradis 33* (Trad.)

Vierge, Mère et fille de ton Fils,  
Humble et haute plus que créature,  
Prédestinée aux joies de paradis,  
Tu honoras notre humaine nature  
Jusqu'à tel point que Celui qui l'a faite  
Ne dédaigna d'en être créature.  
Dans ton sein pur se ranima l'amour :  
Tu réchauffas d'une paix souveraine  
Plus belle fleur qui jamais vint au jour.  
Au ciel tu es lampe méridienne  
De charité ; en bas, chez les mortels,  
De l'Espérance immortelle fontaine.  
O Notre Dame et puissante et si belle,  
Celui qui veut sans recourir à toi  
Monter vers Dieu, voudrait voler sans ailes.  
Bénignité ! Le secours tu pourvois  
Non seulement à celui qui t'appelle,  
Mais tu préviens qui ne t'appelle pas.  
En toi la grâce, en toi toute tendresse  
Magnificence et toute la bonté  
Dont l'univers présente la richesse.

O sainte Agnès et les anges du ciel  
Qui la voyez immaculée, si belle,  
Oh! priez-la pour moi, pauvre pécheur.